

FONDATION EUGÈNE PIOT

---

TÊTE FÉMININE DU MUSÉE D'ALEXANDRIE

(N° 5908 DU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN)

PAR

CH. PICARD

---

Extrait des *Monuments et Mémoires* publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres  
(Tome XXVIII)

---

PARIS

EDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, 28

—  
1927

151044

MOM

# TÊTE FÉMININE DU MUSÉE D'ALEXANDRIE

(N° 5908 DU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN)

PLANCHE IX

---

La grande tête de marbre, féminine (pl. IX), qui fait l'objet de cette note, n'est point une pièce inconnue. On peut la voir exposée au Musée d'Alexandrie<sup>1</sup>. Elle provient d'ailleurs de la ville même, où elle a été trouvée au Sud de la colonne dite « de Pompée<sup>2</sup> », entre les deux *Sphinx* placés sur l'esplanade. En avril 1925, revoyant la collection si clairement disposée par les soins érudits de M. E. Breccia, — à travers les salles d'un musée dont la valeur historique et esthétique pourrait être enviée partout ailleurs, — j'avais subi l'attrait singulier de cette figure, dont les photographies ne peuvent pas, malheureusement, faire discerner de loin tout le mérite. Parmi d'autres œuvres assemblées, — et dont quelques-unes, voisines, sont elles-mêmes excellentes: ainsi les têtes de « *Jeune homme* » et de « *Jeune guerrier* » où M. E. Breccia a relevé si justement des influences scopasiques plus ou moins accentuées<sup>3</sup> — la tête féminine n° 3908 ne se distingue pas moins par sa qualité expressive. Elle donne, en effet, l'impression vive et directe

1. Salle XII, n° 3908. Cf. E. Breccia, *Alexandria ad Aegyptum*, éd. anglaise, 1922, p. 177-178, n° 20, et p. 115, fig. 48.

2. Sur cette désignation, cf. E. Breccia, *ibid.*, p. 110, n. 1.

3. *Ibid.*, p. 175, fig. 80 (3241); p. 176-177, fig. 81-82 (3244). — Ces influences scopasiques sont importantes à constater en Égypte, notons-le.

d'un original de grand artiste, nullement comparable à ce que l'Égypte alexandrine nous a trop souvent, [hélas ! livré pour la production « industrielle<sup>1</sup> ».

Je n'en suis que plus reconnaissant à M. Breccia de m'avoir autorisé à exprimer un sentiment qui s'accorde d'ailleurs, en grande



FIG. 1. — Tête féminine en marbre, époque alexandrine (Musée d'Alexandrie).

part, avec le sien. Nous verrons ci-après s'il y a quelque instruction précise à tirer d'un document auquel vont si spontanément l'attention et l'admiration<sup>2</sup>.

La planche et les photographies jointes à cette note dispensent d'une description détaillée, d'autant que l'œuvre a été signalée, avec grand soin, dans le livre de M. E. Breccia<sup>3</sup>.

La tête qui nous reste a été détachée assez brutalement. — à en juger par la forme de la cassure du cou (fig. 1) — d'une statue probablement complète, et dont les dimensions devaient être quelque peu

supérieures à la taille naturelle. Rien ne renseigne plus sur une draperie possible du buste, qui pouvait aussi ne pas être voilé. La

1. Voir, par exemple, les documents de Tell-Timai : C.-C. Edgar, *Le Musée égyptien*, 1909, III, p. 1-13, pl. I-V (têtes et bustes); ou spécialement l'*Aphrodite* 39518 (n° 56) du Musée du Caire, rapportée à l'époque ptolémaïque primitive.

2. Passant à Alexandrie, M. R. Delbrück a demandé, lui aussi, des photographies de la tête 3908; je n'ai pu savoir s'il lui avait récemment consacré quelque étude.

3. Marbre blanc à grain grossier. Hauteur complète de la pièce : 0<sup>m</sup>46; pour le visage : 0<sup>m</sup>25 seulement.

physionomie est celle d'une femme encore jeune, aux yeux levés, et dont la beauté, — on le verra d'emblée, — est empreinte de gravité plus que d'aménité, presque d'une mélancolie passionnée. Les dommages subis par le marbre, sur le dessus de la chevelure, aux sourcils, aux yeux, au nez, près de la bouche, ne gâtent heureusement presque rien de la vivacité de l'ensemble.

La coiffure a été faite (fig. 2) de souples bandeaux ondulés, partagés sur le haut du front, et maintenus un peu serrés autour du crâne par une simple bandelette, qui était attachée à l'arrière; M. E. Breccia a même prononcé le nom de « diadème », indication qui devra être retenue<sup>1</sup>. Les cheveux gonflent aux tempes et couvrent à moitié les oreilles; vers l'arrière, roulés en torsades dont les mèches extrêmes paraissent au-dessous de l'oreille, ils ne formaient pas, semble-t-il, de chignon<sup>2</sup>: leur masse n'était



FIG. 2. — La même tête vue de profil.

donc pas là très abondante (fig. 3), ou, du moins, habilement répartie, elle chargeait peu la tête de ce côté. L'arrangement choisi, coquet, a eu l'avantage de découvrir le front, dont la largeur est sensible. Les yeux levés, singulièrement enfoncés sous l'orbite, donnent en grande part, à cette tête, son originalité. Leur regard

1. Cf. Musée du Caire, n° 39520 (même bandeau).

2. Il est vrai que l'arrière est assez mutilé à cette place (cf. la photographie).

exprime une sorte d'appel ; la lueur en paraît douce, humide, sinon un peu brouillée, comme il arrivait pour les physionomies des femmes à qui Praxitèle, par exemple, avait donné le bénéfice, un peu sensuel, de son « *sfumato* » caressant. Ici du moins, il n'y a nulle fadeur, nul excès de mièvrerie ; le caractère général des traits n'exclut



FIG. 3. — La même tête vue par derrière.

pas l'énergie. Le nez était large et assez fort, ainsi qu'on en peut encore juger, malgré le dommage de la brisure. Le dessin de la bouche, petite, reste gracieux, mais un peu sévère. Sur les lèvres sinueuses, point de sourire, ce qui s'accorde à l'expression plutôt pathétique des yeux. Le menton paraît assez large et volontaire ; de profil, il donne l'impression de pointer, à cause du mouvement orgueilleux de la tête, soulevée et même légèrement relevée en arrière.

Comme maintes œuvres « praxitéliennes », la tête d'Alexandrie avait été attentivement mise au point par un peintre, collaboration qui a

laissé ici plus de traces peut-être qu'ailleurs (fig. 4). La patine de la *ganosis* est curieusement conservée sur la face, et ce n'est pas là une des moindres raisons de l'intérêt que l'on doit porter à ce document. M. E. Breccia a pensé que la pièce avait pu être en partie dorée, et ce n'est pas invraisemblable, quoique la preuve manque. En tout cas la chevelure porte çà et là des traces de jaune et brun

rouge qui ont pu servir à une préparation, à un simple « dessous » pictural<sup>1</sup> ; cette couleur avait glissé, et il semble qu'elle ait imprégné le marbre un peu jusque sur le front.

Des traces de noir peuvent être remarquées aux sourcils. Elles

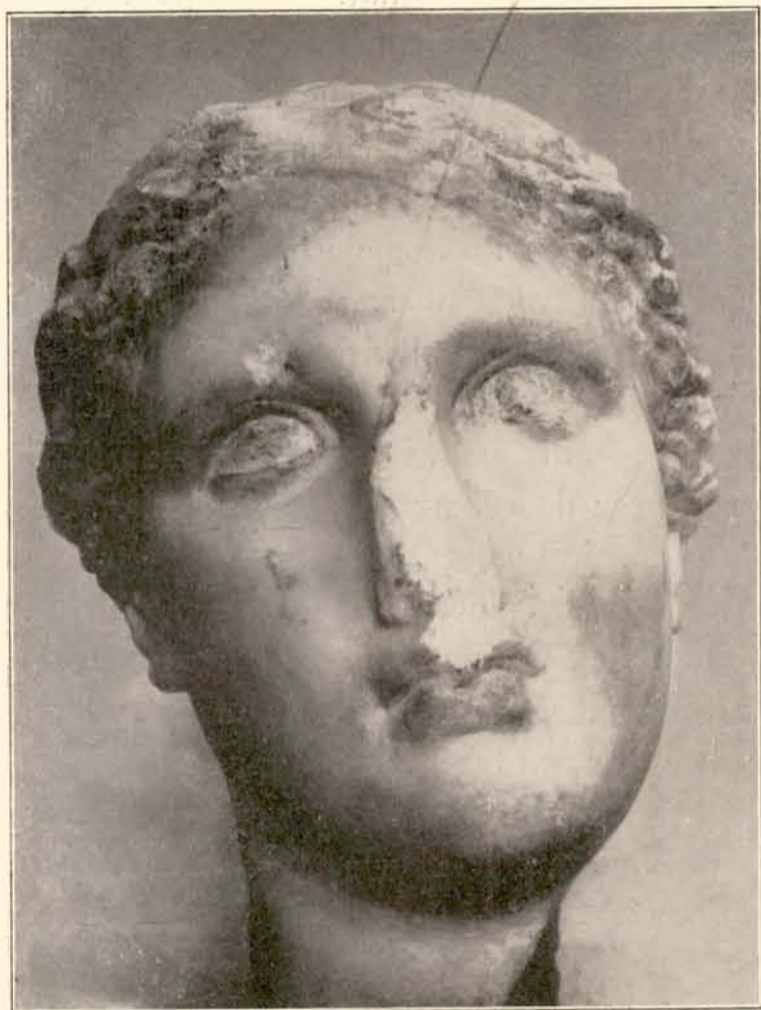


FIG. 4. — La tête féminine du Musée d'Alexandrie avec ses traces de peinture.

sont très apparentes sur l'iris des yeux, où le travail subsiste en partie ; la pupille avait été figurée seulement au pinceau, par une tradition (locale ?) qui a subsisté longtemps sur place<sup>2</sup>. Un peu de rouge est conservé aux lèvres.

1. Cf. Musée du Caire, n° 39521 (tête masculine, avec traces de jaune pour dorure dans les cheveux).

2. La *Némésis* dite « du marchand Ali », à Gizeh (P. Perdrizet, *Bulletin de correspondance*

Pour M. E. Breccia, *il s'agirait d'une déesse*. La question ne peut passer pour secondaire, quelque difficulté qu'il y ait à en décider. Assurément, le savant conservateur du Musée d'Alexandrie n'a pas tenu son interprétation première pour certaine ; mais l'on verra que, si l'on veut suggérer une autre hypothèse, ce ne peut être, d'autre part, qu'avec une prudente réserve. Le problème, en tout cas, pour d'autres que moi-même, peut paraître mériter examen.

Cette tête, d'assez grandes dimensions, serait assurément digne d'une galerie de têtes idéales ou idéalisées<sup>1</sup>. Et, en principe, rien n'empêcherait de songer ici à la majesté divine. Ni l'expression des traits, ni la chevelure n'évoquent sans doute tout à fait les Aphrodites praxitéliennes, telles qu'on croit les reconnaître ; voire certaines œuvres anonymes, de grand caractère, qui ont été utilement rapprochées des conceptions du maître de la Cnidiennne. Mais nous nous gardons de prononcer déjà le nom de... Praxitèle à cette place, et, pour une statue d'inspiration seulement *dérivée*, certains changements qu'on entrevoit n'auraient plus rien d'insolite. Si l'on préfère enquêter d'un autre côté de l'Olympe, à cause de la gravité du regard, ne conviendrait-il point de se souvenir de la *Déméter de Cnide*, qui, elle aussi, avait un regard triste et haut levé ? On chercherait d'autant plus volontiers dans le cycle des « deux déesses » qu'il y avait à Alexandrie un faubourg d'Éleusis, avec tout un culte étranger, installé là à la manière « attique », par Ptolémée Sôter, aidé du concours compétent de l'Eumolpide Timothéos. Nous connaissons par Callimaque la procession du Calathos. Une Coré alexandrine aurait pu avoir le caractère à la fois doux et émouvant de la jeune figure dont nous essayons ici de déceler l'anonymat.

*hellénique*, XXXVI, 1912, p. 271-272), montre encore un artifice de peinture semblable. Ce médiocre document, qu'il faut dater, avec M. P. Perdrizet, du 11<sup>e</sup> siècle après J.-C., a d'ailleurs gardé des caractères « praxitéliens », dans le traitement des yeux (« sfumato », rendu de la paupière inférieure) ; ce qui prouve, comme on l'a vu justement, la persistance tenace des *poncifs* hellénistiques, en Égypte.

1. Il y a moins d'idéalisation, par exemple, dans l'*Amastris* (?) d'Harvard (R. Delbrück, *Antike Porträts*, pl. 24).

Relevons pourtant et plusieurs objections possibles, et l'importance d'autres indices qui doivent influencer notre conclusion.

Si la tête du Musée d'Alexandrie a pu être, en principe, celle d'une divinité, on douterait à tort, à vrai dire, qu'il soit encore permis de l'interpréter autrement. Depuis la mort d'Alexandre, la divinisation des princes hellénistiques autorisait des statues conçues à la manière de celles des Olympiens ; nous connaissons assez de portraits de princes, de dimensions supérieures à la taille naturelle, et qui, par leur caractère, leurs attributs mêmes, révèlent d'emblée une idéalisation due au bénéfice de l'apothéose. A peine gardaient-ils certains insignes du pouvoir humain, tel que peut être ici, d'ailleurs, le bandeau-diadème, ornement princier<sup>1</sup> qu'on attend moins sur la chevelure d'une immortelle. Comment ne tiendrait-on pas compte aussi — mais je reviendrai là-dessus — du caractère vraiment mobile et assez individuel de la physionomie ? A l'époque qui a vu paraître les *Alexandre* pathétiques, — œuvres à la mode qui tentèrent l'imitation, çà et là, de la sculpture officielle au service des Diadoques, et furent ainsi partout multipliés —, un artiste courtisan avait pu vouloir donner à un portrait de femme de sang royal cette expression passionnée et rêveuse de la bouche et des yeux que nous voyons ici : on suggérerait déjà sans impiété, au bénéfice d'une mortelle plus ou moins divinisée, le souvenir d'effigies cultuelles, Aphrodite ou Coré.

Précisément, il y a lieu, pour la tête 3908 du Musée d'Alexandrie, de noter, exactement, le lieu de la trouvaille, propre à nous détourner de certaines hypothèses inutiles. La butte de la colonne dite « de Pompée » a été reconnue par les topographes d'Alexandrie comme celle du Serapeum de Rhakotis<sup>2</sup>. Le marbre n'ayant pas dû

1. Cf. le pseudo-*Nicator* de Naples (R. Delbrück, *Antike Porträts*, 1912, pl. 22 ; *ibid.*, le Ptolémée Sôter, pl. 23).

2. Wachsmuth, *Bursian Jahresbericht*, II, 1873, p. 1093 ; E. Breccia, *ouvr. cité*, p. 110. — Les origines de ce culte restent fort discutées ; cf. encore W. Amelung, *Rev. archéol.*, 1903, p. 177-204 ; Petersen, *Archiv für Relig. Wissenschaft*, XIII, p. 47 ; I. Levy, *Rev. hist. des religions*, LXIII, p. 137 et suiv. La date de l'installation de la statue de culte, si l'on admet la thèse de l'importation par Sinope, varierait entre 288-278 ; cf. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, p. 117.

voyager, il n'y a plus à penser, par exemple, à une Coré alexandrine ; par contre l'hypothèse d'un portrait doit paraître renforcée ; car le Serapeum, centre culturel créé habilement par l'effort politico-religieux du premier des Ptolémées, était prédestiné à recevoir les offrandes de la famille royale ; et il ne serait pas surprenant, en particulier, qu'on y eût jadis placé, sous la protection des dieux nouveaux, des effigies princières. On inclinera d'autant plus à admettre cette possibilité, que, nous le savons, le temple du Sérapis alexandrin était devenu vite une espèce d'oracle médical. Le maître du lieu faisait d'utiles miracles, et chez lui les cures se multiplièrent<sup>1</sup>. Qu'il ait trouvé des clients bien ailleurs que dans la classe populaire, l'aventure de Démétrios de Phalère, par exemple, nous le prouverait. Conseiller artistique, sinon politique, de Ptolémée Sôter, ce personnage passa pour avoir recouvré la vue grâce au Sérapis d'Alexandrie, et il aurait, pour remerciement, composé des pœans en l'honneur du dieu<sup>2</sup>. Ptolémée lui-même a dû songer à mettre sa famille sous la protection de ce Sérapis dont il avait intronisé le culte : on en possède le témoignage épigraphique<sup>3</sup>.

Si, après ces observations, nous revenons à l'étude de la tête elle-même, je crois que nous serons de mieux en mieux avertis, par les particularités du type et du visage, qu'il doit plutôt s'agir d'un portrait plus ou moins idéalisé. La beauté de la femme qui a fourni le modèle est sans doute de qualité « divine » ; mais l'artiste a laissé paraître ou subsister assez de traits qui arrêtent notre impression, fixent les intentions dont l'œuvre témoigne : cette chevelure, très vivante, aérée, qu'un ruban presse et contient, n'est pas traitée des deux côtés avec le même souci. Son bandeau, n'ayant rien de dionysiaque, a dû être, en fait, un insigne princier. Les restes de pein-

1. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, I, p. 119.

2. Diogène Laërce, I, V, 76. Ces pœans, dit Diogène, se chantaient encore en son temps. Cf. aussi Artemidoros, *Oneirocrit.*, II, 44.

3. Bouché-Leclercq, *ibid.*, p. 101, n. 1 ; cf. t. IV, p. 302. — Cf. sur le culte de Sérapis à Alexandrie, *ibid.*, p. 113, n. 1 (bibliographie), et p. 114 et suiv. ; *Revue de l'histoire des religions*, XLVI, 1902, p. 1-30.

ture, attestant *une dorure* peut-être, font penser à des honneurs que l'art hellénistique a plutôt réservés aux portraits privilégiés des mortels<sup>1</sup>. D'autres indices *individuels* sont marqués: l'oreille est grande, avec un lobe développé; l'ovale du visage solide, même un peu empâté, à hauteur des joues; le type représenté paraît celui d'une femme jeune, plutôt que d'une jeune fille; la bouche et les yeux, je l'ai dit, s'accordent à nous laisser deviner, autant qu'il est possible, une destinée troublée, sinon violente, et les exigences d'un caractère qui a pu être impérieux.

J'appelle maintenant toute l'attention sur le regard, qui me paraît caractéristique. Sans doute, après les têtes uniformément « pathétiques » de Scopas, surtout depuis la série des portraits lysippiques d'Alexandre, les « yeux levés » pourraient paraître une convention assez peu typique, sinon banalisée. On a noté justement la propension qu'avaient eue les sculpteurs obséquieux des Diadoques à donner à leurs clients le « regard d'Alexandre ». On n'est pas moins édifié en reconnaissant sur celles des monnaies des Ptolémées qui associent Ptolémée Sôter à Bérénice I, — dans la série frappée encore de la mort d'Arsinoé II à la fin du règne de Ptolémée II Philadelphe (271-246)<sup>2</sup> — la convention dont témoigne exactement, pour les yeux, la tête 3908 d'Alexandrie. La répétition d'un tel indice, à la fois dans la grande statuaire et la glyptique monétaire, n'est pas, sans doute,

1. D'après Théocrite, *Idyll.*, XVII (*Éloge de Ptolémée*, v. 124-125), Philadelphe avait consacré à son père et à sa mère (Bérénice I) des statues chrysléphantines. — M. F. Courby, *Les Vases grecs à reliefs*, 1922, p. 513 (œnochoés à portraits de reines), n'a pas cru pouvoir admettre comme exact le renseignement de Pline (*Nat. hist.*, XXXVII, 108) sur l'existence d'une statue en « topaze » d'Arsinoé à Alexandrie, dans le temple de la reine. L'indication serait « fantaisiste », et proviendrait peut-être de la confusion produite par l'effet d'une couverte en émail bleu. Ce n'est pas sûr, et l'on doit sans doute, au contraire, prendre à la lettre les indications fournies par Théocrite, Pline et d'autres sur la richesse matérielle des effigies des Lagides. Dans la fastueuse Égypte, tel luxe n'avait rien d'insolite, et l'exemple avait été donné aux souverains par les dieux. L'Ammon libyen, consulté par Alexandre le Grand, n'était-il pas déjà: « zmaragdo et gemmis coagmentatus » (Quinte-Curce, IV, 7, 23)? — Cf. G. Maspero, *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes*, t. VI, 1912, p. 270 = *Biblioth. égyptologique*, t. XXVIII.

2. J.-N. Svoronos, *Τὰ νομίσματα τῶν Πτολεμαίων*, 1904, t. II, p. 89 et suiv., n<sup>os</sup> 603 et suiv.; t. III, pl. XIV, 15 et suiv. Ce sont des octadrachmes d'or, sur lesquels on voit, à côté des profils associés des ἀρσινοί (Ptolémée II et Arsinoé II) ceux des θεοί (Ptolémée Sôter et Bérénice I), à droite.

un fait de hasard (fig. 5). Ces pièces sont postérieures à la divination, et les princes représentés côte à côte y sont devenus « les θεοί ». On n'est pas surpris de reconnaître la nuance altière du port de tête relevé, les yeux fixés, attestant les étoiles ; le haut des bustes est enveloppé d'un *himation* ; on revoit le bandeau-diadème<sup>1</sup>.

Ces documents de la numismatique se trouvent sans doute quel-



FIG. 5. — Monnaies ptolémaïques des θεοί (Ptolémée Sôter et Bérénice I) et des ἀδελφοί (Ptolémée II et Arsinoë II).

que peu éloignés, par leur date, de la tête alexandrine dont nous nous occupons ici, et qu'il n'est point permis d'abaisser au delà des dernières années du IV<sup>e</sup> siècle. Mais regardons maintenant d'autres monnaies où parut antérieurement l'heureuse rivale d'Eurydice, Bérénice I<sup>2</sup>. Cette princesse intrigante, dont les poètes de cour ont célébré le succès, sans épargner les allusions au caractère fâcheux de celle dont elle fit déshériter la lignée<sup>3</sup>, nous est repré-

sentée déjà à un âge assez avancé, à l'arrière des pièces de bronze de la Cyrénaïque frappées de 304 à 285 avant J.-C.<sup>4</sup>. Si l'on admet, avec J.-N. Svoronos, qu'elle a pu, reine-mère, mourir sous le règne de son fils, vers 270, sa physionomie portait alors naturellement les stigmates de l'âge<sup>5</sup> (fig. 6, en bas).

1. Cf. aussi W. Koch, *Die ersten Ptolemaerinnen nach ihren Münzen* (*Zeitschrift für Numismatik*, XXXIV, p. 67-106).

2. On sait que Ptolémée, fils de Lagos, devenu Ptolémée Sôter, avait épousé en 321 la fille d'Antipater, Eurydice, et que celle-ci fut évincée, avant la fin du règne, par la Macédonienne (veuve de petit rang, semble-t-il), que fut Bérénice, amenée à la cour d'Égypte par celle même qu'elle devait supplanter.

3. Théocrite, XVII, 34-52. Cf. Wilcken, art. *Berenike*, dans Pauly-Wissowa, *Real Encycl.*, p. 282 et suiv.

4. La princesse était alors *πρεσβυτική*, dit Svoronos : cf. *Τὰ νομισματικά...*, t. II, p. 52, n° 321 ; t. III, pl. III, 42 ; t. IV, p. 74 ; reproduite par R. Delbrück, *Antike Porträts*, pl. 61 (British Museum).

5. On est mal renseigné, en fait, sur la date de sa disparition, dont aucun texte ne parle. Cf. Bouché-Leclercq, *ouv. cité*, t. I, p. 101 et t. IV, p. 302 (additions et corrections) : on trouvera là les détails de cette controverse, toujours actuelle. — Cf. aussi Wilcken, *ouv. cité*, p. 283.

En fait, la chevelure paraît là plus rare, tirée en arrière par un chignon qui accentue le vieillissement : le nez est accusé, un peu busqué, et les yeux sont plus enfoncés, comme il fallait s'y attendre. Néanmoins, la comparaison avec la tête 3908 d'Alexandrie apporte encore la conviction d'une réelle ressemblance : le port de tête est le même, et, dans la physionomie propre, que de traits à retrouver ! Le menton et la bouche restent comparables ; le regard est identique. Examinons de près le profil alexandrin, tel que le montre un de nos documents, pris à cette intention (fig. 6) : au-dessus du bandeau-diadème, on retrouve dans la chevelure les bandes côtelées caractéristiques de la monnaie cyrénéenne.

Or, les études du regretté J.-N. Svoronos étaient venues prouver que le groupe des pièces de bronze de Cyrénaïque ne sont pas les plus anciens documents dont nous disposions pour l'iconographie de Bérénice I ; et elles ont mis en lumière l'importance, à ce sujet, d'un lot de monnaies de Cos<sup>1</sup>, qui précèdent de beaucoup les autres, et qui nous montrent la princesse avant le succès : au temps décisif de sa carrière amoureuse, quand, déjà veuve probablement, mais toujours jeune, elle séduisit Ptolémée Lagou, celui dont les poètes alexandrins chantèrent à l'unisson la passion romantique. Elle était alors l'« ἀρίζηλος Βερενίσα » de l'*Encomion* théocritéen. Bien avant qu'on



FIG. 6. — La tête féminine du Musée d'Alexandrie et les monnaies de Bérénice I en Cyrénaïque.

1. On n'est pas surpris de rencontrer ces documents parmi les monnaies d'une île qui a eu un rôle important dans la vie de Ptolémée Philadelphé : il y était né. Cf. Théocrite, XVII, v. 58 et suiv.

l'eût déifiée<sup>1</sup>, les Grecs de l'île, dont la flatterie ingénieuse a tant poussé les princes macédoniens à convoiter pour eux des honneurs divins, comparaient la belle veuve à Aphrodite, qui, elle aussi, n'avait pas connu toujours des époux du même prestige<sup>2</sup>. Il n'est pas étonnant qu'un reflet de la beauté des déesses praxitéliennes ait passé sur les traits de celle dont la fille de Dioné, selon Théocrite, aurait caressé le sein parfumé<sup>3</sup>. On disait qu'à Aphrodite aussi Bérénice aurait dû son apo théose<sup>4</sup>; en fait, quand la princesse immortalisée fut associée, la première, — par le culte des sujets de son fils et dans un même temple, — à sa divine patronne (« κάλλιει ἀριστεύουσα θεάων<sup>5</sup> »), on lui donna pour mission « d'inspirer, bienveillante, à tous les mortels, de tendres amours », et de procurer « à ceux qui soupirent de douces peines<sup>6</sup> ».

Et, si l'on accepte aussi les traditions relatives au veuvage de la triomphatrice, ne discerne-t-on pas, dès lors, les intentions avouées par la statuaire, par la glyptique? Cette femme au regard levé et volontaire, que l'art a représentée en *Dolorosa* avec des traits qu'il prêtait par ailleurs à Déméter cherchant sa fille, à Niobé pleurant ses enfants, paraît bien celle dont la vie sentimentale aventureuse

1. La déification de Bérénice était accomplie dès 275; mais on ne peut savoir si elle a été, ou non, à telle date, un fait récent.

2. S'il est vrai que Bérénice ait été amenée par Eurydice en suivante à la cour d'Égypte, et qu'en son premier mariage elle ait été associée à un homme du peuple (cf. Bouché-Leclercq, ouv. cité, t. I, p. 41-42). La généalogie la plus brillante faisait Bérénice descendante de la famille royale macédonienne; mais l'histoire a toujours hésité à prendre au sérieux cette filiation; *ibid.*, p. 42, n. 3; Ph. E. Legrand, *Théocrite*, éd. G. Budé, p. 148, n. 6.

3. Théocrite, XVII, v. 36-37 :

Τῆ μὲν Κύπρον ἔχουσιν Διώνης Πότνια Κούρα | κάλλιον ἐς εὐώδη ῥαδινας ἔσεμάζατο χεῖρας.

4. *Ibid.*, v. 45-50.

5. *Ibid.*, v. 45. Sur le Βερενίκειον d'Alexandrie, au temps de Ptolémée Philadelphie, cf. J. N. Svoronos, t. I, πγ' et suiv.; Pauly-Wissowa, *Real Encycl.*, art. *Berenike*, p. 282. A la célèbre procession de Ptolémée II, cette reine-mère fut honorée avec son époux « εἰκόσι τρισὶν ἐφ' ἀρμάτων χρυσῶν ». Cf. *Callixenos*, dans Athénée, V, 202 d, 203 a; le même texte ajoute à ces privilèges : καὶ τεμένεσιν ἐν Δωδώνῃ. Sur le temple dit Βερενίκης καὶ Ἀφροδίτης Ἀρσινόης au Fayoum, cf. *Flinders Petrie Papyri*, I, XXI, 7, et Bouché-Leclercq, ouv. cité, p. 261.

6. Théocrite, XVII, v. 51-52 (trad. Ph. E. Legrand). L'inscription d'Adulis (Bouché-Leclercq, ouv. cité, p. 261) nomme Ptolémée I et Bérénice I comme « dieux sauveurs ». Cf. aussi le décret de Canope (238 av. J.-C.): *ibid.*, p. 268.

devait connaître plusieurs expériences, voire d'étranges vicissitudes, avant le succès. Rien de banal dans les représentations où nous croyons la retrouver.

Celles des monnaies de Cos montrent une Bérénice voilée avec le *γαμήλιος πέπλος*<sup>1</sup>, qui ferait allusion au changement brillant de son état, lorsqu'elle devint reine (vers 317) et mère de la dynastie des Lagides. Quelle que soit la différence introduite dans la chevelure par ce voile d'arrière enveloppant même le cou, on peut reconnaître, à mon avis, les bandeaux ondulés de la tête 3908 d'Alexandrie, et les traits humains caractéristiques de la physionomie jeune de la reine, notamment la forme du menton et le regard, levé aux cieux, enfoncé. La représentation de ces monnaies était proche de la divinisation, dont Cos aurait, selon Svoronos, donné l'exemple à partir de 308 avant J.-C.<sup>2</sup>; la confusion possible avec une Déméter apporte ici la preuve; mais elle ne devait pas déplaire à celle dont le fils, futur héritier du trône en Égypte (285 avant J.-C.), entendit si souvent exalter jusqu'aux cieux par ses illustres précepteurs sa propre grâce et ses talents, quand il se voyait comparer à un Apollon aux boucles blondes, entouré du cortège des Muses<sup>3</sup>.

Sans doute, il ne faudrait pas oublier ici combien sont précieuses, presque toujours, les ressemblances qu'on devine entre les types réduits de la numismatique et les portraits présumés dont nous a fait bénéficier la grande statuaire. Je me garderai donc d'affirmer trop dogmatiquement une impression passagère, et d'insister sur les raisons que j'ai trouvées sur place pour penser que la tête 3098 d'Alexandrie, à l'expression si individuelle, pourrait nous conserver,

1. J.-N. Svoronos, *ouv. cité*, t. II, pl. XVIII, 22-25; cf. les reproductions données, t. I, à la p. πγ' du texte; la pièce n° 1 est de la collection H. Weber, à Londres. C'est Svoronos qui a prouvé qu'il ne fallait pas reconnaître là Artémisia de Carie (avec J. Six), ni une Déméter (avec H. Weber et Hill).

2. Svoronos, *ouv. cité*, t. II p. 15 et suiv. (*Catalogue*). Bérénice I paraîtrait aussi sur les monnaies de Rhodes à partir de 305; elle est, là même, figurée avec la *kalyptra* symbolique (Svoronos, *ibid.*, t. I, p. 26; t. II, p. 15 et suiv. (*Catalogue*)).

3. *Ξανθοκέμας Πολυέμαχος* (Théocrite, XVI., v. 103). Sur l'appel fait à la fable pour justifier la préférence donnée aux enfants de Bérénice, cf. Bouché-Leclercq, *ouv. cité*, p. 97-98.

plutôt que le souvenir d'une déesse, une effigie, rare et précieuse, de Bérénice I, au temps où elle supplanta dans Alexandrie la première épouse de Ptolémée Lagou<sup>1</sup>. Je ne sais si l'on estimera, après mon étude, l'hypothèse plus ou moins tentante, et si cette belle figure, à dater des

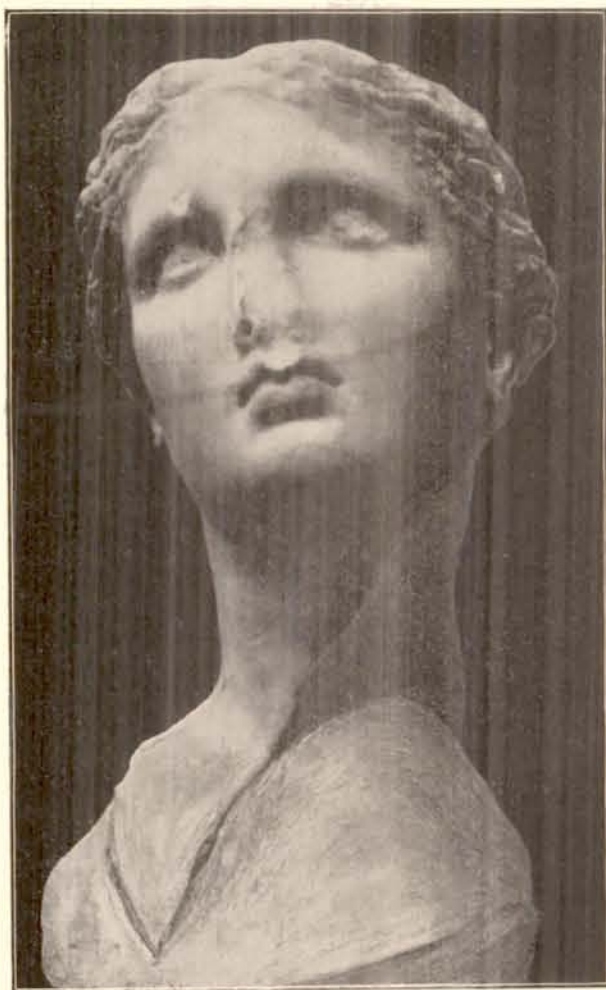


FIG. 7. — Expression de la tête féminine du Musée d'Alexandrie.

dernières années du iv<sup>e</sup> siècle, paraîtra désormais pouvoir passer, ou non, pour celle de la reine ambitieuse, dont une statue idéalisée aurait été ainsi réinstallée au Serapeum, soit dès le début du siècle suivant, soit encore au moment même de l'apothéose<sup>2</sup>.

Je ne crois pas qu'on refuse, en tout cas, de considérer comme digne de l'art des dernières années du iv<sup>e</sup> siècle un document dont M. E. Brecchia a dit si justement qu'il est un remarquable spécimen de la sculpture alexandrine à ses débuts. Pour une période de l'histoire de l'art grec toujours si conjecturale, il est donc déjà, et de toutes façons,

bien précieux — j'y reviendrai — de pouvoir mettre en valeur une pièce de cette qualité, dont la provenance est attestée sûrement.

Doit-on, sans trop de témérité, vouloir apprendre un peu plus encore sur les tendances d'art dont elle témoigne? Peut-être, — à

1. On sait que R. Delbrück (*Antike Porträts*, pl. 28) considère comme un portrait de Bérénice II la tête coiffée d'un oiseau, qui se trouvait à l'Antiquarium du Cœlio.

2. Nous ne pouvons douter de l'existence de statues de reines plus jeunes, à Alexandrie. — Cf. à propos du type des cœnochoés d'Égypte à portraits de reines, F. Courby, *ouv. cité*.

condition, ici aussi, de garder toute prudence et de ne pas confondre conjecture et preuve.

En examinant la physionomie, j'ai fait constater çà et là certains traits qui évoquent, indépendamment, l'art de tel ou tel grand maître du iv<sup>e</sup> siècle. Mais ils sont ici mélangés, de telle sorte que l'artiste inconnu qui nous a livré le portrait d'Alexandrie apparaîtrait comme ayant été, certes, doué d'originalité ; digne ainsi de comparaître, en rang honorable, à côté, plus ou moins, des créateurs. Ses figures auraient gardé un peu de la solidité de celles de Scopas, et leur regard levé accentue l'affinité qu'on présente de ce côté. Cependant, la tête 3908 a dans les yeux une douceur que j'ai tout d'abord notée, quelque chose de plus attiédi, plus *oriental*, sinon plus ou moins « praxitélien » (fig. 7). Or, en étudiant le Musée d'Alexandrie,

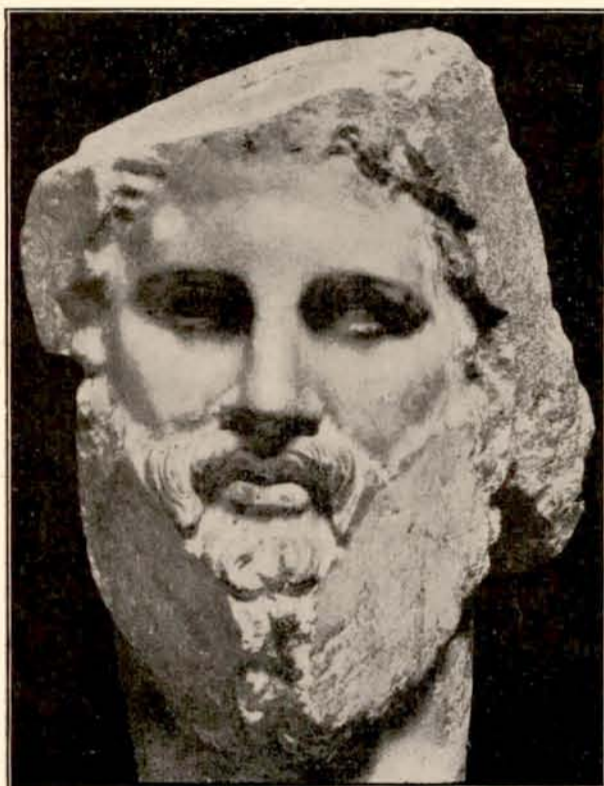


FIG. 8. — Tête d'Asclépios (?), marbre, d'après Bryaxis (?) (Musée d'Alexandrie).

il me semble qu'on ne peut manquer de remarquer une qualité comparable dans un autre regard : il s'agit ici de la grande tête virile, longtemps considérée comme celle d'un *Sérapis*, voire d'un *Zeus* (d'après M. Breccia), où J. Six avait récemment proposé de reconnaître un *Asclépios de Cos*, œuvre dérivée de Bryaxis<sup>1</sup> (fig. 8). Là aussi, on a bien l'impression d'une technique magis-

1. N° 3463. E. Breccia, *Alexandria ad Ægyptum*, 1922, p. 203, fig. 75. — Cf. J. Six, *Journal of hellenic studies*, XLII, 1922, p. 31-35, pl. I (avec la bibliographie, p. 31, n. 1). On sera frappé aussi de la ressemblance du modelé donné aux deux bouches.

trale : la comparaison avec le *Sérapis* d'Arsinoé, au Caire, tellement plus banal d'aspect<sup>1</sup>, montrerait d'emblée la grande infériorité d'une exécution industrielle affadie. Même la tête de Mélos (*Asclépios-Blacas*, du British Museum) que J. Six avait rapprochée du marbre alexandrin, vient loin derrière lui, il me semble, pour l'accent original<sup>2</sup>. L'habile artiste carien, qui, ayant travaillé sûrement aussi à Athènes, a prolongé en Asie dans la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle l'influence de Praxitèle, avait-il introduit jusqu'à Alexandrie, — et comme acclimaté là, — une formule originale, sans doute, mais où persiste, dans les yeux, le souvenir de l'ὀγρότης propre aux œuvres de l'amant de Phryné ? La tête alexandrine n° 3908 dériverait-elle plutôt, elle aussi, d'un modèle exécuté déjà pour Cos, vers 317, par l'artiste qui, en 321 déjà, avait signé un remarquable portrait de Séleucos<sup>3</sup> ? Questions pour lesquelles il serait oiseux de chercher ici une trop précise réponse, puisque le rapport du document étudié avec l'art de Bryaxis ne peut être lui-même suggéré qu'hypothétiquement.

Après l'effort fait par feu J. Six pour reconnaître dans la tête barbue d'Alexandrie un *Asclépios de Cos*, attribuable à Bryaxis<sup>4</sup>, on saisira du moins l'intérêt qu'il y aurait à pouvoir identifier, à Alexandrie encore, une tête féminine du même maître, et provenant... du Serapéum. La vieille tradition d'Athénodore de Tarse, d'après laquelle la grande statue de culte de ce temple illustre aurait été faite sur place, à Rhakotis même, par un artiste célèbre du nom de Bryaxis, a été tenue en sage suspicion, dès le temps de Clément d'Alexandrie, à cause des anachronismes étranges qu'elle comporte<sup>5</sup>; et, dans l'état actuel de nos connaissances, le doute reste encore seul

1. Reproduit par J. Six, *ibid.*, p. 31, fig. 1, n° 27432.

2. J. Six, *ibid.*, pl. I b.

3. Plin., *Nat. Hist.*, XXXIV, 73; M. Collignon, *Hist. de la sculpture grecque*, II, p. 310.

4. J'en rapprocherais le bel *Alexandre* du British Museum (moulage, salle D, n° 4, à Alexandrie), œuvre peut-être locale; certains détails techniques sont comparables (chevelure en partie rapportée; noter le regard « noyé », analogue à celui de la tête féminine 3908).

5. Le Bryaxis d'Athénodore serait contemporain de... Sésostris! Cf. Clément d'Alexandrie, *Protrept.*, IV, 48; Kroker, *Gleichnamige griech. Künstler*, p. 20; et maintenant G. Lippold, *Festschrift P. Arndt*, 1926, p. 115-129, qui tient pour l'attribution à Bryaxis même, le Carien.

justifié. S'il y a eu une âme de vérité dans la tradition, recueillie — mais tellement défigurée! — par Athénodore, et si l'œuvre — apportée ou non de Sinope — avait bien été due au collaborateur de Scopas<sup>1</sup>, on comprendrait mieux, par comparaison avec d'autres pièces du Musée d'Alexandrie, l'effet remarqué, si peu « classique », du regard du *Sérapis*, qui semblait, a-t-on noté, venir de loin, des extrémités du monde souterrain<sup>2</sup>. La grande statue cultuelle reprendrait sa place au début des séries ptolémaïques<sup>3</sup>, pour lesquelles le portrait alexandrin 3908, œuvre d'un marbrier assisté d'un peintre, nous donnerait aussi un « incunable » de très grand mérite. En pensant, d'autre part, aux statues chrysléphantines de la première Bérénice dédiées plus tard par Ptolémée Philadelphe au témoignage de Théocrite, on reconnaîtrait peut-être à Alexandrie l'influence persistante de l'auteur de la statue acrolithe d'Apollon, qu'un autre Philadelphe, Antiochos, aurait transférée dans le temple de Daphné près d'Antioche : statue célèbre elle-même par ses incrustations et sa dorure<sup>4</sup>....

Mais, en tout cela, trop d'incertitudes risquent de subsister, inévitables. Le seul résultat un peu stable auquel on parvient, à propos de la tête d'Alexandrie, c'est qu'une telle pièce méritera d'être considérée désormais comme une œuvre de transition importante, aux origines, directes ou indirectes, de la sculpture hellénistique d'Égypte. Et cela suggère l'injustice et l'erreur qu'il y a peut-être à vouloir trop réduire le lot des documents attestés, pour la production locale ;

1. On sait que L.-R. Farnell attribuait à Bryaxis l'*Apollon* de Boudroun, reconstitué depuis peu au British Museum. Cf. maintenant, P. Gardner, *New chapters in Greek art*, 1926, V, p. 99 et suiv. pl. V-VI. Le regard n'est pas non plus sans analogie avec celui de la tête 3908 d'Alexandrie (profil, pl. VI). Sur un *Zeus* de Bryaxis (?), cf. S. Reinach, *Gazette des Beaux-Arts*, 1926, p. 184-185.

2. Sur les affinités de Bryaxis, « esclave de ses dieux asiatiques », et sur l'esprit très oriental de ses créations ; sur le regard d'autres dieux (des *Zeus*) qu'on lui attribuerait, cf. les ingénieuses observations de G. Lippold, ci-dessus, p. précédente, note 5. Cf. aussi S. Reinach, *Gazette des Beaux-Arts*, 1926, p. 184-185.

3. Michaelis, *Journ. of hellenic studies*, VI, 1885, p. 289 et suiv.

4. Libanius, *Orat.* 61 ; Philostorgios, *Hist. ecclesiast.* ; cf. *Revue des études grecques*, II, 1889, p. 102.

conséquence assez fatale d'une réaction équitable en principe, après la tendance qui avait précédemment inspiré W. Amelung<sup>1</sup>, lors d'annexions faites trop vite et un peu arbitrairement dans divers musées, pour des effigies par trop privées d'état civil. Contre cette méthode, capable de disqualifier l'art alexandrin du temps des premiers Ptolémées, M. P. Perdrizet avait déjà protesté à bon droit<sup>2</sup>.

Mais quand M. P. Perdrizet écrivait lui-même<sup>3</sup>: « On ne cite, parmi les sculptures trouvées en Égypte, aucun morceau important dont on puisse dire qu'il soit, à n'en pas douter, l'œuvre d'un praxitélisant de la période ptolémaïque », peut-être estimera-t-on qu'il a risqué de ne pas faire assez place au document dont je me suis occupé ici<sup>4</sup>. Par sa taille et sa qualité, par sa provenance nette, une telle œuvre compte certes aux premiers rangs, même si l'influence praxitélienne y apparaît mélangée. On ne mettra en ligne que loin à la suite, les têtes et bustes trouvés à Tell-Timai en 1908<sup>5</sup>, qui donnent plutôt, je le disais, l'impression d'une sculpture « d'appartements » ou de laraires, à rapide façon industrielle ; voire d'autres petites sculptures<sup>6</sup> très secondaires qu'on date plus malaisément.

CH. PICARD

1. Cf. déjà *Bullettino comunale*, 1897, pp. 110-143 (sur l'art alexandrin, à propos de deux têtes trouvées à Rome).

2. *Bulletin de correspondance hellénique*, XXXVI, 1912, p. 273 (à propos de la pseudo-Méthé de Munich). Cf. aussi les réserves de A.-J.-B. Wace, *Journal of hellenic studies*, XXVI, 1906, p. 241 ; de H. Marshall, *Archaeol. Jahrbuch*, XXIV, 1909, p. 83.

3. Il est vrai que là même, M. P. Perdrizet avait enregistré, par un loyal scrupule, l'opinion beaucoup moins absolue du regretté G. Leroux : celui-ci, après avoir visité Alexandrie et la salle grecque du Musée du Caire, ne refusait pas toute adhésion à la théorie d'Amelung.

4. Je m'accuse du même tort : cf. ma *Sculpture antique*, t. II, p. 291.

5. Cf. ci-dessus, p. 2, n. 1, C.-C. Edgar, *Catal. général du Musée du Caire*, p. VI, relevait aussi qu'il n'y a pas (?) de sculpture praxitélisante des premiers temps ptolémaïques ; cf. P. Perdrizet, art. cité, p. 270.

6. Par exemple, l'*Aphrodite* de Coptos : P. Perdrizet, *ibid.*, p. 270-271.



TÊTE FÉMININE  
Marbre, époque alexandrine.  
(Musée d'Alexandrie.)